

de ne plus te mêler de mes affaires. Je veux farfouiller, puisque cela s'appelle ainsi, je veux voler de mes propres ailes et voir enfin qui je suis !

— Le Diable se croisa les bras et le regarda du haut en bas d'un air de bonne humeur inexprimable : — Tiens, dit-il, tu me fais plaisir à voir. Tu n'as pas trompé mon attente, et dans neuf ans d'ici, quand tu seras à ma discrétion, je suis content, je sais que j'aurai en toi un dign lieutenant. Très canaille, mon petit Polichinelle ! Très canaille ! Ingrat envers papa qui pouvait t'avoir pour rien et qui a payé ta damnation d'un royaume ! Ah ! tiens, tu me plais !

— Et toi, repliqua l'autre, en levant son sceptre, va-t'en ou cogue !

Le Diable eut envie de regimber, mais sur le pommeau du sceptre était gravé le sceau du roi Salomon, prince des génies. Or, le Diable a bien pu se révolter contre Dieu le père, qui, au fond, est toujours miséricordieux, et qui, même en le punissant de sa révolte, le laisse volontiers courir à droite et à gauche : mais Salomon, le roi des génies, est implacable, lui, et si l'autre venait à désobéir, il l'anéantirait ! Oui, telle est la force des saintes paroles gravées sur ce sceau royal, que le pauvre Diable contraindrait à jamais sous terre pour ne plus sortir, ni penser, ni vivre ! Or, la vie est une bonne chose, n'est-ce pas ? Ou, du moins, la mort est bien désagréable. convenons en.

Il obéit donc, ce malheureux Diable, et ce fut la punition de l'orgueil insensé qu'il avait eu de se révolter contre le Roi du ciel. Il fut forcé de ménager Polichinelle, qui n'était après tout que sa créature. Il obéit, mais avec la pensée de lui jouer un bon tour que l'autre assurément avait bien mérité. Il alla retrouver la douce Isoline, qui sans se douter de tout ce qui se passait, mais trop sûre maintenant que son mari avait assassiné son père et sa mère, revenait tristement d'OTramadure et par le chemin qu'elle avait déjà parcouru à travers l'Espagne, la France et l'Italie allait rentrer dans son royaume.

Hélas ! hélas ! quel sort l'attendait ! à destination funeste ! ô princesse infortunée !

Quant à Polichinelle resté seul à cheval sur la place du palais, il fit appeler par un aide de camp le brave et loyal comte Guillaume de Longue Épée et lui demanda :

— Comte ! qu'y a-t-il de nouveau dans ma capitale ?

— Ah ! sire, tout est en feu, cet imbécile de Mathieu Mulet a méconterté tout le monde. Les propriétaires se battent avec les locataires, les portiers avec les uns les autres... Tous ne s'accordent qu'en une chose, c'est qu'ils ne veulent pas payer l'impôt.

— Pas bêtes ces coquins, dit Polichello. J'en ferais bien tant si j'étais à leur place... Et vous, mon oncle, dans cette mêlée générale avez-vous qui vous battez vous !

— Avec personnel, sire ! j'entends vos ordres.


— Mon ordre est de tirer à mitraille, à obus, à bombes et à boulets rouges sur toute cette canaille et de rétablir à tout prix mon prestige et mon autorité.

— Avec bonheur, mon prince, avec bonheur let ran ! et rran ! et rran ! vous allez voir ! si je m'en étends par trois cent mille par terre avant un quart d'heure je veux être pendu !

Il partit au galop avec cinquante officiers tous galonnés d'or et montés comme des saints Georges le jour où de sa lance il perça le dragon de l'héroïsme. En dix minutes, la ville dormait, car il faisait nuit noire, les reverberons étaient brisés, les pavés étaient levés, mais chacun était allé se coucher, la ville dis-je, s'éveilla tout entière au bruit des tambours et des trompettes.

Deux cent cinquante mille soldats d'élite sortirent à la fois de leurs casernes, ran tan plan, ran tan plan, tara tantars, tara tantars, inondèrent toutes les rues et causèrent aux bons bourgeois une frayeur inexprimable mêlée d'un soulagement sans bornes. Vous savez que le vrai bourgeois aime l'ordre et la révolution indivia-

Tantôt l'un tantôt l'autre. L'ordre, c'est son pain quotidien ; mais la révolution, c'est le beurre demi sel qu'il étend sur son pain et qui en fait une tartine délicieuse. — A continuer.



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL. 10 Juillet 1886

GRACE ! GRACE !! GRACE !!!

Cinquante sept citoyens des environs du jardin Viger viennent d'être expédiés à la Longue Pointe et à Beauport.

M. Jerome Vincalotte est sur les dents !!! Le gardien et les jardiniers du jardin Viger éprouvent les premiers symptômes du ramollissement du cerveau !

Un nombre incalculable de personnes de tous les âges et de tous les sexes est plongé dans un abrutissement profond ! Les plantes et les arbres du jardin dépérissent !

Un sinistre état de choses est le résultat de "la forge dans la forêt"

O Lavigne ! grâce ! grâce !! grâce !!! Une pétition présentée par les citoyens influents du quartier se couvre rapidement de signatures et sera adressée au bureau de santé !

O cruel Lavigne ! qu'est-ce que nous t'avons fait ? après le petit bleu... atehpanie !!!

Après stephanie ! La forge dans la forêt !!! Après la forge dans la forêt... mystère ! Ste Oscile patronne des musiciens, ayez pitié de nous !

Lettre d'Athanase Lamalice à ses parents de la Campagne

Montréal un Juillet 1886.

Mon chair père et ma chaire mère.
Passe que je vous é promi de vous aicrire tou ce que j'é vu de bo à Montréal, je va vous anvoyé ça for et j'en ai tellement de bon vous raconté que je sai pa en toute par quelle bouts commeusé. Urouseman ça mon arrivé au guipot des char j'é rencontré pti Batisse le ga a paire batisse qui fait ichi dans les botes et qui alaire vrais mossieu. y ma di tu tombe ben Athanase ces deux-mains le jour du domino, la vile est au faite et tou leu monde leu sera assi, y ora des course en basicle et pi un ta d'otre chausse kurieuxse et pi y ma affaire un cou qui étaiis trais bon.

Monreal cestune vile terribleman grande ca ressamble pa en toute a cheu nou, y a pas des rabliaire ni des table, ni des vache, mais les batisse son otes com lo clauché de not parouesse, et pi a chaque arpen un androit là ons quon pou boare un cou pour de largan et y a maime des gues trais riche qui donne un douze sou pour un pti vaire qu'ais pas gro du tou et maime je me disais quan je doneré douze sou pour ca y fodra que mon chien soi mor.

Anfain je sui arrivé alotel devant une batisse manific quais le marché. O poupa ! si t'avais vu com y a de la viande, des vera, des vaches, des toro, des vo, tou ça mor é enmorso é les dame son la pour an achetés pour le soupé de leur ome é des anfan quan esanont.

Alor mon ami ma promené partou é y ma dabor montré un gran tulliau quais o com un pain et au bouté y a un bomôme é i ma di queu cétais un anglais qui étaiis dans la navigasion sur lo com qui dirais un capitaine de barge é qui faisais lagaire é qui avais tué onormeman de monde é queu pour le récompané on l'avisai planté sur le 6 du tulliau. Jen me sui di cest une idé oroché d'avoir mi ce mosieu la o il a laire de terriblement sanuyé é mon ami ma di qu'il avait besoin de dessondre ce quais pa etonau depui le tan quil ait la'o, mais com cest un anglais je di ces bienfaits. J'é di alor à mon ami ait ce queu on a mi com ca sur des tulliaus tou, ceu com fais la gaire en naurouais contre Riel y ma di pasancor.

Alors pti Batisse ma di j'va te montré le chan, demar, eom de raison ces pas un chan com cheu nou pas en toute, y a pa de patate ni d'avoine, ni de fouin et j'é di fo etre pa fin pour lessé perdre com ce des arpan de terre ou ben le fairmié y connais pas, la culture et ca doi aitre un ga des vieu péi qui ora savoir tou mieu que nou, mais pti Batisse ma di tais baite cest une place la ou que les solda y pretio pour se batré pour si y avais la gaire, et com j'ai vu un canon dans un bouts du chan j'é di rautiron nou crainte d'axidan.

Com je sui tanté d'aicrire j'va vous aicrire uno otre foi, j'va ce soir o téat et je vou racontéré ce queu j'é vu. J'ai-paire que vou allé bon et la vache assi
Vot fi dévoué.

ATHANASE.

UNE SOIREE CHEZ LORD IGINAL

Ily avait grande-soirée musicale et dansante chez Lord IGINAL ; des flots de lumières inondaient les salons, les fleurs exhalaient leurs suaves parfums, tous les plus grands personnages avaient été invités.

J'arrivai au commencement du concert ; le piano était tenu par lady Rection ; lord Quatre accompagnait, et lady Va chantait ; sa voix chaude, bien timbrée, émotivement les auditeurs ; lady Fiole était ravie ; lady Straction écoutait attentivement ; lord Agé et lady Spoute se souriaient mutuellement ; lady Arée poussa lord Dûr à chaque passage, bien senti, et jusqu'à lady Gnité qui tolérât les caillades de lord Gueul de Barbarie ; dans un coin lord Frais trouvait toutes les lady Chouettes. Plusieurs chanteurs se succédèrent tous très applaudis ; le concert se termina par un duo fort remarqué, chanté pas lady Scordé et lord Gie.

Un passa ensuite dans les galeries, la Rose allée aux parfums de Sir O. De Bromure embaumaient et le bal s'organisa ; des tas ou groupes se formèrent autour des danseurs les plus chics : dans le tas Psia je ne vois le père Driel qu'en bas et Lastie, oui, ce Lastie qui est d'un poids à coter est à côté. Il y a aussi la mère lque, le fils lque, la mère Bidard et le Hou, les dames se succédaient rapidement, l'atmosphère chaude et éivrante montait insensiblement aux cerveaux.

Dehan en temps lady Ohlorate offrait des pastilles et la belle Inî qui n'a de la Roche aucune crainte offre son vin aux colons Beaux.

Lady Scution et lord Ateur péroraient bruyamment, lady Sentries lâcha son cavalier au milieu d'une valse et sortit précipitamment ; lady Namite éclata de rire, lady Scrite surprénait tous propos scandaleux ; lady Vination et lord Ailé se consultaient ; lord Oscope, la trouvait mauvaise ; lord Tie languit des saillies piquantes à lady Gitale, pendant que la belle au nid prodigue toutes ses tendresses au Sir O Digitale ; enfin, le quadrille final s'engagea au milieu d'un enthousiasme indescriptible, au grand galop lord Ran Outaug faisait des sauts et passait la jambe sur lady Gnité, tandis que lord Tolan exécutait avec lady Suction le pas de la " Grenouille en délire". Puis on partit à regret en promettant de se revoir à la prochaine soirée chez lord Féon.

LORD ELIE.

A TRAVERS MONTREAL.

LE COMBLE DE L'ADRESSE POUR LE POÈTE TÊTU
Se tirer les vers du nez.

L'autre jour rue Notre-Dame deux fillettes sortent chargées de couronnes et de livres ; l'autre, les mains vides.

Arrivée à la porte de l'école, celle-ci se tournant vers sa compagne :

— Prête-m'en un... pour dans la rue !

— Au Parlement.
Le ministre. — Mais que faut-il faire ?
Tu député. — Ce qu'il faut faire ? ... je m'aperçois qu'il est cinq heures... Allons dîner. (Hilarité)

On dit qu'Ernest Lavigne va actionner en dommages la bande ambulante des musiciens allemands qui lui font une concurrence déloyale.

Il a fait tellement chaud dimanche dernier qu'une grosse dame qui se rendait à l'île Ste. Hélène s'est évaporée par suite d'une transpiration abondante, sa famille est dans le plus affreux désespoir.

Il y avait un si grand nombre de baigneurs ces jours derniers dans le club de natation de l'île Hélène, que le niveau du St. Laurent a monté de plusieurs pouces.

Hector Berthelot qui s'occupe maintenant des nouvelles maritimes et qui passe ses journées sur le port a le teint si halé par le soleil, qu'un nègre l'a pris pour un compatriote et l'a invité à venir jouer du banjo.

AU RESTAURANT

Un abonné guincheux. — Garçon, combien vendez-vous les hutres maintenant ?

Le garçon. — Comme toujours.
L'abonné. — Mais cela ne me dit pas le prix !
Le garçon. — Quelles hutres monsieur veut-il ?
L'abonné. — Des Cancales.

Le garçon. — Deux francs cinquante la douzaine.
L'abonné. — Et les Marennes ?

Le garçon. — Deux francs vingt-cinq.
L'abonné. — Comment deux francs vingt-cinq ? mais c'est de l'exploitation je les vois affichées partout à vingt sous la douzaine et vous voulez me les vendre plus du double.

Le garçon. — Je ne suis pas le patron, je fais ce qu'on me commande.

L'abonné. — Et les Arcaïches ?
Le garçon. — Un franc.

L'abonné. — Alors donnez moi une douzaine d'Arcaïchon et une demie Ohabis.

Garçon. N... de D... vous ne m'avez servi qu'un demi

Un Singulier Pendu

M. le président. — Six semaines après l'incendie, on vous a trouvé pendu à un arbre, la tête en bas. Seulement, ce qui fit supposer que vous jouiez à une comédie, c'est que vos bras touchaient le sol, et que vos bras amoussés à faire le tour de l'arbre en marchant sur les ananas. (Rires.)

L'accusé. — Hé ! je me suis bien pendu une fois par le milieu du corps ! Ce jour-là, c'était encore bien mieux, je m'étais pendu ras terre, et je marchais à quatre pattes ! (Rires.)

M. le président. — Et pourquoi toutes ces excentricités ?

L'accusé. — Pour faire croire à papa que je voulais me détruire et voir s'il avait un peu de " bon sens" pour moi ! (Mouvement)

M. le président. — On a pensé que vous déraisonniez.

L'accusé (avec mélancolie). — Si vous saviez ! le tabac et l'eau-de-vie, ça vous travaille l'homme ! (Rires.)

M. le président. — Vous étiez peu respectueux de l'autorité !

Un jour, vous avez écrit à un huisier une lettre grossière ?

L'accusé (sèchement). — Vous êtes, monsieur le président, dans une erreur profonde. — Un huisier ! je n'écris pas à ce monde-là !

REUNION PUBLIQUE

— Citoyen président, s'écria un spectateur, zé demande la parole pour une zoxe qui intéresse foncierement l'ordre public.

— Voyons parle !

— Ze requière que les patriotes d'en haut soient invités à ne pas cracer sur les patriotes d'en bas.

— Appuyé, dit un patriote de cette catégorie en s'essayant : quand on a l'honneur d'assister aux travaux essentiels d'une Assemblée aussi respectable, on espétore dans son mouchoir.

— Qui ose ici parler de mouchoir ? s'écria un serrurier bel-esprit ; le mouchoir, frères et amis, est une des mille superfluités de l'ancien régime, il ne convient pas à l'austérité républicaine. Le patriote Diogène ne se servait pas de mouchoir, et se mouchoirait avec les doigts ; jo m'honore d'imiter ce grand citoyen, ce grand philosophe, et demande que tous ceux qui ont des mouchoirs, ils soient déclarés traitres à la patrie.

L'ordonnance Trullemans

Une aventure des plus dramatiques est arrivée, il y a quelque temps, à un officier supérieur de la garnison de B... Le colonel de Z... avait été invité à dîner chez Mme V... ; mais, au jour convenu, au moment de sortir de chez lui, il fut atteint d'une névralgie, et décida de renoncer au plaisir qu'il s'était promis.

Le colonel écrivit une lettre d'excuses, appela son ordonnance et lui dit : "Trullemans, vous donnerez cette lettre à Mme V..., et vous rapporterez mon dîner."

Ici commence le drame. Trullemans part, ferrant précieusement contre son tabac la lettre de son colonel, arrive chez Mme V. et accomplit sa mission, puis reste immobile. Surprise la maîtresse de la maison lui demande ce qu'il attend, et Trullemans de répondre : "Le colonel, il a dit de rapporter son dîner."

Mme V... devine le quiproquo, donne des ordres, et l'on remet au fidèle troupiier une série de casseroles, d'où se dégage une odeur réjouissante. Mme V... glisse en outre, dans la poche du soldat, une demi-bouteille de champagne, et lui dit : "Vous servirez cela au colonel au dessert."

Trullemans revint, et ma foi, le restaurant parait avoir envoyé de si bonnes choses, que le colonel se met à table.

Au potage, il est surpris et se découvre un commencement d'appétit ; aux hors-d'œuvre, sa faim redouble ; aux entrées, ses douleurs disparaissent ; il est stupéfait au rôti, ahuri au gibier et ne cesse de s'étonner des plats merveilleux que son restaurant lui envoie. Au dessert, l'ordonnance, fidèle à sa consigne, place la bouteille de champagne sur la table. D'mande d'explications, tout se découvre.